

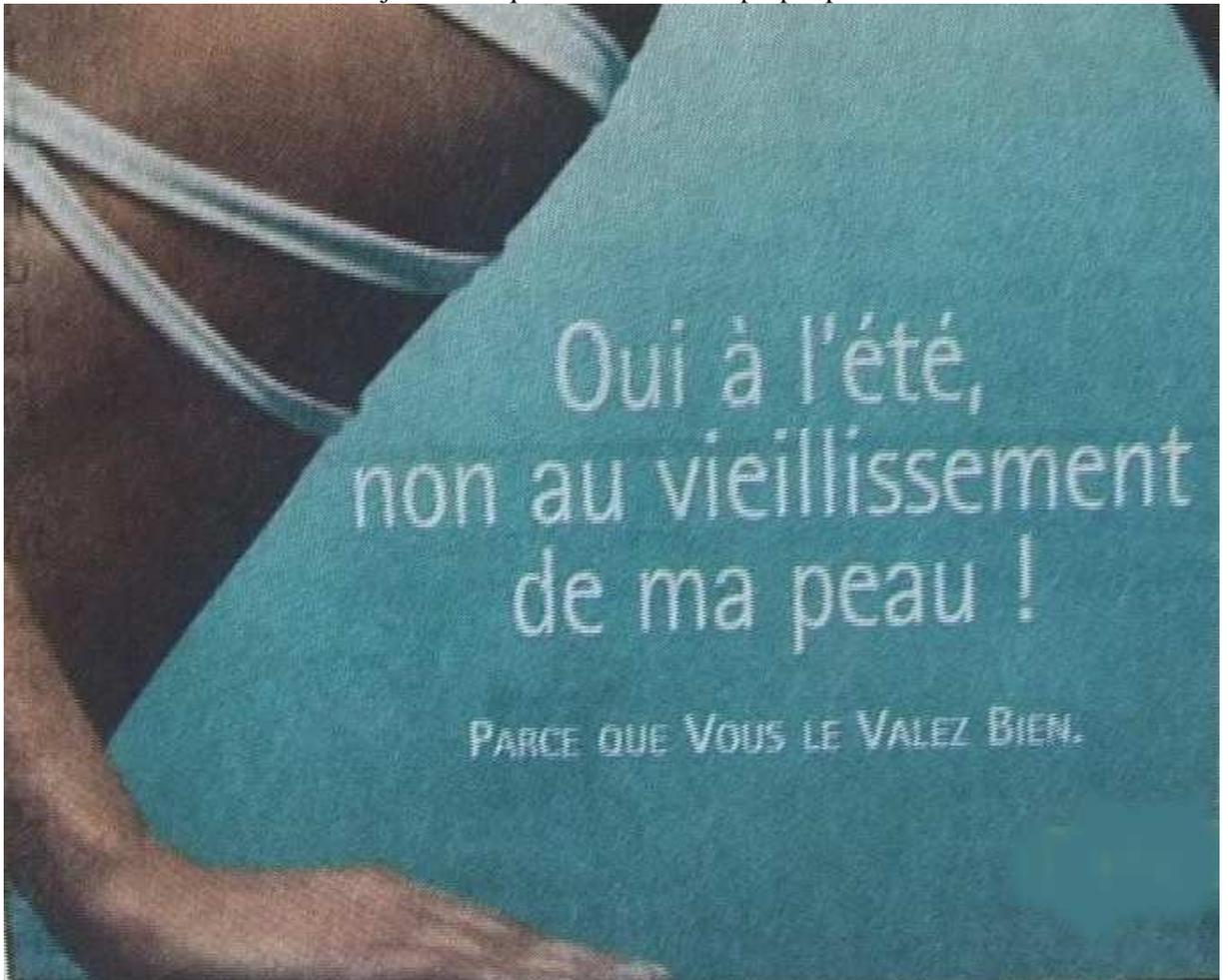
Notes sur le vif – Récits - de Mœurs ou autres

2006 -27/07/06

L'arrivée de la déesse

– Survient l'image-pub de l'Oréal, - « Oui à l'été, non au dessèchement de ma peau » -, en maillot /lanière blanc une femme superbe, pas hyper sexe, aucun romantisme, c'est l'arrivée de la déesse, à la fois très animale, très affective et très intelligente, très ovarienne et très neuronale, très réflexe et très consciente. Parfaite. (même chiant, elle resterait déesse, et inutile de lui chercher noise pour les produits de l'Oréal qu'elle fait vendre, ça tomberait à plat).

Alors que reste-il au mâle ? Et la bonté, viendrait-elle de surcroît ? Autour de l'enfant ? Et le souci des autres ? Dieux et déesses n'ont jamais eu que le souci de leur propre puissance.



III. n° 1 – Ch. 15

2007 - 08/04/07 (Dimanche de Pâques)

Sur David Lynch cinéaste américain mais aussi photographe et peintre et parfois designer

D.Lynch c'est l'entre-deux. Mathew Barney en est proche avec ses hybrides d'hommes et de femmes. Son monde ce n'est pas seulement l'homme ou (et) la femme mais c'est ce qui se passe et naît (ou pourrait naître) entre deux, entre eux deux, d'eux deux. (Ses peintures ont certaines parentés

avec F.Léger, seulement dans les peintures de F. Léger il y a hommes et femmes mais pas un seul enfant). D.L., il fait sa place au biologique, au substrat biologique de nos sentiments, il aime les réalités organiques humaines, il aime les photographies même de pathologie médicale sexuelle et surtout orale, « une forme humaine quelle qu'elle soit, c'est magnifique ». « Eléphantman » c'est comme entre animal et enfant (et presque comme *Enfantman*). Il ne s'intéresserait sûrement pas seulement à « la femme-reine » (...de l'Oréal par exemple) ni seulement « à nos jeunes hommes affaiblis ». D.L. est un Américain de grande taille, qui « comme un enfant aime le monde dans sa totalité, et qui sans peur et sans jugement, amalgame dans le bonheur, les choses, les formes, les couleurs et les matières »(1). Il incite aux transgressions, ses œuvres reposent sur de nombreuses transgressions : c'est bien plus de cela qu'il s'agit plutôt que d'ésotérisme, c'est plutôt « ventre ouvert » et « pas de barrières » entre les genres. Ce qu'il fait est à la fois élitiste et « train fantôme » de la Foire du Trône. Dans ses films rien n'est inutilement fictionnel ou faussement symbolique ; tout ce qui l'est, est utilement fictionnel et symbolique. Tout est en rapport avec la vie réelle, s'inspire et exprime de la vie réelle. Il effleure à peine le religieux mais il exprime une morale. Il opère dans des champs très souvent proches de ceux où opère le tissu, et même certaines fois avec beaucoup de tissu (v. les rideaux d'*Eléphantman* et les immenses tentures suspendues en plein espace sur lesquelles sont présentées ses peintures pour son expo. à la Fondation Cartier, avril 2007).

(1) tiré d'une interview de David Lynch, extraits parus dans *Libération* du 4/03/07 ;

2006 - 24/06/06

- Sur « *Trois Bonnes Femmes* » – Comparaison : Montaigne, *Essais*, « de Trois bonnes femmes » fin du II^e Livre - et ces trois femmes en couple « sur la plage de Villers sur mer, dernier samedi après midi de juin, marée basse, plein soleil » :

1 – Elle, sans enfant, de dos, dos nu, soutien gorge, pantalon, découvrant haut de string, tatouage sur le haut de l'épaule gauche (environ 10x10cms) juste sous la bretelle blanche, elle-même blanche, à bronzer mi-corps, pas de baignade décidée si vite, manque d'accoutumance, peut-être pas de maillot ; le garçon en slip peut être corps à baigner ; deux têtes cheveux noirs. En attente de désir des vagues ou de lit pour eux deux .

2 – Mère et père, deux enfants : blonde, deux garçons sept huit ans un peu batailleurs, le mari brun normalement vêtu comme elle pour cette marche depuis la mer basse sur le sable parfaitement plat, équilibre, quelque chose de retenu des deux côtés, l'aventure est dépassée, rien n'est fanée chez elle, le sérieux de la mère est là simplement, elle ne sourit pas à chaque instant ; maturité avec ou sans ennui ? Pour les deux, pour elle ?

3 – Elle, maillot à bronzer-super brun roux, elle, tête nue blonds roux cheveux souples, lui casquette visière en arrière, brun, comme très rhabillé, peut-être très jeune. Scène : elle se rhabille avec la plus grande aisance et décision, d'un double vêtement haut et bas, short large, à l'aise, d'un souple rouge éclatant, de la maille ample sans doute, et s'en va seule ; lui va mettre une heure à quitter son slip se cachant d'une serviette maladroitement ; elle est déjà loin, silhouette rapide rouge, on la voit encore sur la digue. Avait-elle un besoin à satisfaire ? Avait-elle faim ? En avait-elle assez du bronzage à côté de lui et de sa conversation ? En avait-elle assez de lui pour l'instant, après et avant une autre ardeur certaine ? Bonne femme, cette fille qui avait toute l'initiative, à cette heure-là ?

A la différence du quai du métro ou des Pas Perdus de St Lazare où les gens se côtoient sans s'ignorer mais sans aller plus avant dans la rencontre, ici sur la plage en bord de mer les gens livrent trop d'eux mêmes étalés sur le sable, et la plage, même la mer en sont encombrées . Sauf assez loin marcheurs et marcheuses aux franges des vagues qui brodent à leurs pieds la fraîcheur de leurs pas et une fois se croisent le plus souvent en scintillants contre-jours, silhouettes toujours élancées, amincies par l'éclat de la mer derrière eux .

2004 - *Pour une chronique sur « la nouvelle mixité qui se cherche »*

Une issue très recherchée : « Enfin vivre sa vie ! » (titre le *Nouvel-Observateur* s'adressant exclusivement au « couple/rencontre furtive », entendu comme le couple type). Ce qui veut dire quoi en réalité ? Cette issue, elle est très problématique, c'est croire pouvoir faire tenir ensemble : 1) – *dans l'intimité*, d'une part, des rapports mixtes se payant le luxe d'accessoires et séjours coûteux « de standing deux salaires », avec une adoration/déification/idéalisation du moindre détail des séductions

que se donne chacun des deux partis H et F - *c'est le luxe des rencontres brèves* ; et 2) - d'autre part *en extérieur*, en société de guerre, le jeu à qui piègera l'autre sexe, dans le domaine professionnel, avec notamment la ruse pour la F compensant la dominance H, autrement dit c'est la constitution en deux camps et deux types de comportements ennemis, sans plus aucun véritable crédit-intimité possible - *c'est la rupture à brève échéance et à répétition*.

AR Lyon - *Salle du petit déjeuner de l'hôtel Athéna*

- 8 h. 30 - en semaine, le matin du mardi 7/12/04,

Trouble féminin, après la toilette dans la chambre, s'exposant au regard des hommes : 1^{ère} apparition en milieu à dominante masculine. Entre souci de coquetterie (les hommes cherchent à remarquer les moindres détails fautifs dans cette toilette) et inquiétude sur le déroulement de la journée professionnelle qui s'engage et va se passer tout du long sous le regard des hommes dans la majorité des cas.

Pas de trouble masculin ? Beaucoup moins, un air assez ennuyé et sans vraie coquetterie, juste pour la tenue *ad hoc*, juste un certain soin de présentation professionnelle.

Sauf peut-être, et pas seulement pour le célibataire (qui l'est d'ailleurs pour de vrai ici ?), l'espoir d'une conquête, brève rencontre furtive de l'homme marié, sans doute maître chez lui installé loin de Lyon.



Ill. n° 2 - Ch. 15

Un côtoiement qui vaut la promiscuité forcée des propositions de consommation faites pour tout le monde indifféremment dans les pages masculin/féminin des catalogues de la Redoute ou des 3 Suisses. A l'exclusion, c'est sûr, de toute considération respectueuse des intimités personnelles, lesquelles (sauf exception) ne pourraient avoir cours, semble-t-il, dans le réel qui se joue là en deux camps ennemis.

Seule la serveuse du petit déjeuner (aussi femme de chambre) ne trouble personne, ne présente aucun trouble, ne se trouble absolument pas elle-même, ne crée que ce léger trouble très habituel pour tout le

monde et nullement perturbant, si on la trouve agréable à voir opérer, gracieuse, évoluant entre les tables qu'elle nettoie. Même agrément dans sa réponse au sortir de l'ascenseur avec son aspirateur, si on lui dit « - il vous suit comme un petit chien ? - Oui, répond-elle, et il a l'avantage celui-là (aspirateur ou chien qu'on lui prête) de n'être pas bruyant ». Tout reste en place, dans la juste mesure, tablier ou blouse allant avec - de serveuse et femme de chambre - une certaine dignité. Métier traditionnellement féminin, rien n'est remis en cause dans les positions professionnelles, rien ne trouble l'ordre et l'hôtel gagne même un galon, ça se voit au premier coup d'œil, employée peu bavarde, rapide, très bonne tenue. Tellement à l'aise, tout va de soi, même peu payée, levée et en service depuis l'aube, dans ses couloirs et dans cette salle, ses théâtres d'opération. 07/12/04

Trouble autrement mixant entre le 1) – et le 2) vus plus haut – à vivre *ce côtoiement forcé féminin-masculin*, cette quasi promiscuité, pour elles, les femmes surtout, mais finalement même pour les hommes qui ne se sentent pas à l'abri si ça doit se reproduire souvent et si cette situation ambiguë doit se généraliser.

On imagine plutôt ...La salle du petit déjeuner de l'hôtel Athéna, hors des jours de semaine, le week-end, elle pourrait en être le décor inversé. Pas sûr que ça puisse convenir : trop de marques des jours ordinaires seraient évidentes, encore là. Sans la serveuse, et salle presque vide.

Pour que ça convienne, justement pour « un week-end en toute intimité » *des circonstances hors de portée, pas du tout sous la main* sont nécessaires, et 2 vies séparées, la seconde ailleurs, celle-ci furtive, brève rencontre arrachée au temps (1), cette obsession d'aujourd'hui, en 4x4, avion ou TGV pour cette « échappée de luxe à deux salaires », possible seconde vie évoquée plus haut. Une gymnastique archi-proposée, aliment-rêve via les « Médias/Suppléments/Cadeaux », tous de standing, des journaux du meilleur niveau en fin de semaine (*les mêmes notes sont utilisées aussi chap. 14 Actu.com*).

A suivre...

(1) comme dans le film de Noël Coward, ou dans un autre genre dans « Sur la route de Madison » de Cleent Eastwood.

2004 - *Sur les linges blancs dans mes video - St Lazare et métro* : du large sans limites précises, du neutre, du commun à tous, du secret, de l'intériorité et du « en commun quelque chose » de leur vie organique à tous ; ils disent aussi, ces gens, qu'ils sont d'autant plus des personnes qu'ils ont en commun peu de chose .

Il y a assez peu de distance de niveaux de vie parmi la foule des gens du métro (sauf sdf ou immigrants précaires) . Cette homogénéité relative fait que pour moi ces gens innombrables sont tous l'objet d'un égal respect, je les respecte tous. C'est « l'humaine condition » qui est là (cf. Montaigne) sans avantage particulier ni hausse du col . 14/02/ 04

2007 - *Dialogues avec les terrassiers*

Ils ont cassé le revêtement de la route pour installer des conduits d'évacuation des eaux de ruissellement depuis le plateau et pour enterrer les lignes électriques et les lignes téléphoniques. Entreprises privées en contrat avec l'Agglomération et la commune. Mise aux normes en prévision des développements à venir. Quelques engueulades dans l'équipe mais le travail est bien suivi, mené dans une assez bonne entente, les opérations avec déplacement et intervention de gros engins se succèdent avec cohérence, l'organisation est bonne et les travaux sont effectués correctement dans l'ensemble.

Il est agréable, réconfortant, très en faveur d'un regain de confiance dans la nature humaine, de s'entendre expliquer à voix claire qu'on a pris garde de ne pas meurtrir ni même d'approcher de trop près les racines des premiers pieds de charmes qui commencent la haie, en creusant l'endroit où placer le coffret-regard du branchement/raccordement des lignes public/privé. Il est agréable de lire ces précisions et ces précautions prises dans le regards bleu très vif du responsable de la pose, casquette sans doute modèle USA à visière étroite et longue en avancée, en jean, bleue elle aussi, mais très bien portée, parfaitement bien employée dans sa fonction. Autre silhouette bleue, regard bleu et jean, bien plantée, celle de son coéquipier . Je regarde d'autres ouvriers, un conducteur de grue pelleteuse



Ill.n° 3 et 4 – Ch.15

manoeuvre au plus juste en bord de tranchée, violence de l'engin, sa force dans la cabine, un gars très jeune. Tous ceux du chantier sont jeunes, maximum une quarantaine d'années pour les plus responsables, tous dans une forme physique assez éclatante qui se lit à leurs stature, au hâle de leur peau, visages et bras musclés, et plus encore à la vigueur de plantation des cheveux coupés d'assez près, mais drus ; ces signes sont encore plus frappants chez les plus jeunes, peut-être un jeune d'origine maghrébine, parfaitement brun, peau brunie sans hâle, vêtement en haut brun, plus jean bleu sombre, parfaitement droit et précis dans ses gestes de travail, des gestes mûrs. Pas le moindre relâchement des uns aux autres. Et s'ils étaient les personnels du département (DDE), au lieu d'avoir été embauchés par les deux entreprises privées, en serait-il de même ? Peu importe.

Ce qui est sûr c'est que ces terrassiers, - comme le nouveau genre des caissières d'Intermarché, jeunes et qui mettront au moins deux ans avant de ressembler aux autres caissières toutes «à l'ancienne», des caissières-caissières, ce qu'on ne voudrait pas pour elles -, ils sont d'une autre classe que les terrassiers d'avant. D'une « autre classe ouvrière » alors ? D'un monde différent certainement, qui va plus vite sans faire moins bien et qui n'est pas, dans le cas présent, poussé à la performance au point que l'accident du travail menace leur force et leur dynamisme, au point d'user prématurément leur jeunesse. Combien cela cache-t-il de chômeurs plus âgés ?

Il est agréable de s'entendre répondre « - mais cela ne m'empêchera pas de vous dire bonjour », je n'avais pas donné mon accord pour qu'on range à l'abri dans l'intérieur du jardin, pour dégager le bord de route, ces longs et volumineux tubes en plastique cannelés rouges, que ces terrassiers/électriciens vont installer au fond de leurs tranchées sans doute demain. Ont-ils reçu de leur entreprise des consignes de politesse à observer envers les riverains ? Evidemment si c'est chacun de son cru, le respect envers eux grandit encore plus. – « Vous ouvrez avec élégance votre tranchée et déposez en attente sur le côté les carrés d'herbes » ? lui demandé-je . Il corrige : « avec amour ». 08/04/07

2006 -Villers s/mer - *Sur toutes les références qui se trouvent réunies en ce lieu, villa Dieudonné*

1) - Cap Cod, Edward Hoffer, le goût des stations balnéaires s'est développé à la même heure sur cette côte normande et sur la côte est des Etats-Unis, avec bien sûr la construction des villas les plus remarquables – de 1860 à 1930 pour la côte normande, et certaines, les plus anciennes, à même époque pour les côtes de la Nouvelle Angleterre, aussi parmi les plus importantes (époque des magnats, type Van der Bilt, les Chemins de fer) -, ce goût révèle une rare concordance de temps qui ne s'est guère retrouvée par la suite . Pour le reste les E.U. , sans passé comparable en durée ou bien vite beaucoup plus libres et pressés d'accélérer leur marche vers l'avenir, se placent plusieurs temps en avant du nôtre. Cette rare simultanéité se retrouve en partie dans une certaine parenté d'architecture entre les villas d'un côté et de l'autre de l'Atlantique (style villas balnéaires immenses de familles très riches), au moins jusqu'aux congés payés pour la France et jusqu'au pic de la « grande crise » aux USA. Il doit y avoir des points de comparaison entre les villas des Kennedy vers le Cap Cod , et celles des Lefébure à Houlgate ou celles construites par Pigeory à Villers . Ces villas, immenses et très recherchées dans leur architecture, dans les deux cas signalent les mêmes distances immenses entre les riches et les pauvres qui avaient cours en France jusqu'enn 1936,et qui ont toujours cours aux E.U. et menacent peut-être d'avoir à nouveau cours en France.



III . n° 5 – Ch. 15

- A Villers on voit bien ce qui peut les rendre acceptables aujourd'hui ces insolentes villas immenses ! Beaucoup d'entre elles sont revendues par appartements et mis en gérance par des agences, pour la plupart leurs anciens propriétaires s'en sont défaits, se reportant éventuellement sur Deauville (ou St Tropez ?) . Il n'y a pas place pour deux stations du calibre de Deauville sur la côte normande, pas même pour Cabourg .

- Ainsi marquent les lieux à la fois des valeurs transatlantiques et des valeurs qui unissent de façon peut-être inconcevables ailleurs un certain passé à ce que l'on peut vivre aujourd'hui sans envie d'avoir tel patrimoine beaucoup trop lourd pour ceux qui fréquentent Villers à présent .

2) – *Villa Dieudonné*, Villers s/mer où nous avons passé cette deuxième quinzaine de juin 2006 – Dans les pièces une admissible et bienfaisante composition d'un passé qui nous tient à cœur et d'un présent bienveillant est ainsi rendue vivable en dépit des séismes qui nous bousculent sans arrêt. *Tout ici est « bon enfant »*. Faux rustique de mon grand-père et armoire rustique épuré BUT, cheminée de marbre à ornements, grand miroir et trumeau sur le type de bien des appartements parisiens du XVIe arrondissement, très bien construits début XXe, une part de luxe dans des ambiances composites



Tout ici est « bon enfant »

Ill. n° 6 et 7 – Ch. 15

finale-ment simples et familères, non faites à 100%, sans imposition/design, bienfaisantes de ce fait, proches de celles d'Ed. Hoffer, d'une Amérique respectueuse des intériorités passé/présent, composant avec de grandes baies vitrées ouvertes sur les buildings d'en face. Quelle destinée prochaine va avoir ce qui est « bon enfant » ? 20/06/06

Lyon : « la douceur Br... » à l'opposé du pesant de l'architecture dans le quartier de la Part-Dieu, de cette phase qui a suivi « ce charme discret de la bourgeoisie » de cette bourgeoisie lyonnaise . Et pour

la présence d'oeuvres d'art chez les B... (collectionneurs bourgeois sur plusieurs générations) ? Se demander à quel stade de cette dynastie un tableau de Picasso aurait pu faire irruption « dans la salle à manger » ou le salon ? Très tôt ? - c'est impensable, pas de place pour la rupture dans la « douceur B... » ; cette puissante force de rupture de Picasso n'a pu aux premières phases de la dynastie être acceptée (1910 à 1920); elle était recherchée alors seulement par une infime minorité d'avant-garde. Penser à la différence dans le genre de participation à la Résistance de Jean B... d'un côté (seulement 1942 et la suite) par rapport à celui du type « Claudine Chomat » de l'autre (dès 1940, clandestinité) : deux types opposés. Dans les plus durs moments de l'occupation, pour J. B comme résistant, jamais ne semblent se dérober les arrières autrement dit les relations, et même une certaine aisance (même entré dans la clandestinité « mon cousin Dw... m'accueillit... Le baron T... nous hébergea dans son château... »). Ces résistants bourgeois ne risquent jamais tout, même s'ils admettent d'y laisser leur vie. Enfants et familles sont « garés ». On parle allemand parce qu'on l'a appris au collège des Chartreux, de même l'anglais appris dans la pratique familiale du commerce. Il y a toujours « des arrières » et maints atouts privilégiés. (- Wissans dans le nord pour les B..., c'est Hardelot pour Hélène, notre petite-fille, une privilégiée du côté de sa mère).

Le monde B... semble sans haine à la différence des milieux de ouvriers : - oui et on voit bien pourquoi : dans ce monde, tout tellement mieux aménagé, préparé, assuré. Ce monde se maintient toujours en position avantagée, avantageuse, étanche en fait par rapport à ce qui est « au dessous » et précaire ; on se tient à l'écart. 19/11/05

Quand on se prend soi-même à lire des signes

L'été, encore quelque temps avant de se lever, demi pensée, le roucoulement d'une tourterelle, fréquent, répété, j'ai l'intentionnalité de tous les humains, le roucoulement s'est interrompu, j'ai l'intention d'entendre le prochain roucoulement, va-t-il reprendre ? Quelle est l'intentionnalité (ou la non intentionnalité) qui va déterminer la tourterelle, qui va décider ? Coïncidence des deux dans le temps en attente ..., des deux quoi ? en correspondance ou pas comparable ? C'est la non intentionnalité qui va forcément prévaloir, avec étrangeté et de très très loin.

Levé, je vois, en ouvrant la fenêtre sur le jardin, ciel bleu immense, dans la même visée la lune demi pâle dans le grand jour déjà, et une tourterelle, peut-être la roucouleuse de tout à l'heure, me regardant, perchée sur le fil de la ligne téléphonique, proche (à l'horizontale) du poteau qui la porte (à la verticale). Les deux, silencieuses se ressemblent, toutes deux blanches, l'une, porcelaine, l'autre, duveteuse, et semblent s'entendre pour me faire signe, me signifier un passage, une relation entre moi, le très proche, puis l'à peine loin à vingt mètres, et finalement l'astre, dans l'espace immense, à quelques 380000 kilomètres de ma fenêtre. 16 /07/06

L'Arbre (ou les arbres), qui vous attend dans la lisière - dans quelle veille en sentinelle où il a l'allure de l'étrange et nous laisse quelque peu effrayés, dans un sentiment animiste ?-, l'arbre qui vit en votre absence dans une tout autre attente que la vôtre, nous à sa rencontre, c'est une figure des prolongements - vie, taille, implantation, ailleurs, toujours là -, c'est comme l'au delà de la limite du territoire appropriable, une marque au seuil de l'inconnu, d'autres territoires . L'Arbre des Aborigènes ?

La mer (trois jours à Villers) a encore plus de pouvoir de déterritorialisation (Deleuze) que l'arbre, de pouvoir de franchissement hors limite et d'innombrable, elle est encore plus innombrable que les feuilles de l'Arbre. Mais sa vie, à elle la mer, quelle est-elle par rapport à L'Arbre ? Non pas inerte la mer certes, elle est le mouvement qui engendre ou favorise la vie. Mais la vie de l'arbre est bien plus une évidence, il est parfaitement là .et invite à dénommer son lieu. Pour les Aborigènes des déserts et de l'intérieur la mer ne peut autant compter .

Arbres et mer me tiennent tout près du tissu, me tiennent tous les deux très près du tissu. Tous les deux se vivent en ambiguïté d'échelle, en innombrable corporel en partie hors de portée et en même temps de très près touchable : on s'y baigne dans la mer, sous l'arbre on vit dans sa lumière et dans son ombre en même temps qu'à distance, dans les hauteurs pour l'arbre et au loin pour la mer (ciel pour

l'un, horizon pour l'autre), tous les deux enveloppants et se déployant .Comme le tissu, ils ouvrent tous les deux sur un élargissement, ils sont des propositions dans l'entre-deux, à fort pouvoir symbolique pour tout le monde entre l'arrière et par devant, entre l'avant et l'après, l'ici et ailleurs. Même chose pour le champ de blé ou de colza ? 08/10/05



III. n° 8 –Ch. 15

Sur films et téléfilms 14/11/04

Comme toujours entre le hasard et la nécessité, entre l'offre et la demande

A) Cleent Eastwood – Sur la route de Madison

Tout peut être apprécié dans cette histoire d'amour comme se passant entre « l'offre et la demande » :

Pour elle		Pour lui	
La demande	L'offre c'est	La demande	L'offre c'est
Des rêves non réalisés		Le mystère des êtres	L'aventure de la photo
L'exceptionnelle disponibilité	La rencontre		L'occasion
Mais aussi le quotidien			Le genre Lucky Luke des
détails partagés (avec mari et enfants)			Pas d'enfant (+ un
			ancien divorce peu encombrant)
			L'exceptionnelle harmonie

Tout se tient *entre* « aller obligatoirement vers l'exceptionnelle harmonie, l'exception obligatoire » et « libre choix de garder l'ordinaire du quotidien partagé » - avant l'évidente banalité de l'accomplissement de l'acte sexuel, moyennant quoi les deux passent de tension à résolution – (pour une fin de film nécessairement moins crédible, plus fictionnelle sur le mode du souvenir) .

« On n'a qu'une seule fois dans sa vie une telle certitude » dit Cl. Eastwood dans son personnage.

Si on dépasse l'harmonie-exception, par l'accomplissement de l'acte elle se transforme en banalité .

C'est entre « l'exception obligatoire » (hasard) et l'ordinaire du quotidien « librement choisi » gardé au final (c'est la nécessité), que tout se passe.

B) - Le film espagnol « Sortie de route », amour d'un homme de 45 ans pour une collégienne, son scénario, aventure par définition sans mise en jeu de la vie dans la durée réelle, c'est valable seulement pour un film. Dans la réalité le film ne durerait pas longtemps, la « Sortie de route » ne mène effectivement nulle part.

2005-2007

A propos du feuilleton de la 3, « Plus belle la Vie » :

Il est vraiment *très élastique*, trop peut-être, ce feuilleton, sous le rapport des lieux de l'action, vraiment extrêmement resserrés, sous le rapport des dimensions et des possibilités de vraisemblance pour certains épisodes. C'est par là que se loge les raccords abusifs. Exemple : depuis l'étroit bistrot du Miramar, l'épisode du départ pour New York de deux des personnages principaux et retour . Comme ça, par transgression de limites étroites pourtant visuellement constamment là, le feuilleton complaît au public, il incorpore tous les ingrédients nécessaires d'un « vraiment branché », qui autrement ferait peur ; il sert à ce public une portion rassurante de rêve inaccessible. Autre élasticité : l'intrigue policière scénarisée dans le quotidien d'un quartier s'introduit à répétition pour relever l'intérêt dans le train train ordinaire. 6/12/05

Mais pourquoi cette disqualification du quotidien ordinaire ? Ce feuilleton a le mérite de servir de refuge à la vie « des simples gens », partout en déficit devant les avancées « du paraître » et les invasions « people » . Les simples gens s'y retrouvent, sans quoi ce feuilleton perdrait tout intérêt. Aux élasticités près que je viens de rappeler , à quoi s'ajoute un fort coefficient design à la limite de l'excessif pour presque tout les décors intérieurs qui s'annexent en plus sur leurs murs les peintures qui y sont accrochées ; à quoi s'ajoute également, en bien meilleure part, la qualité « silhouette mode » de presque tous les personnages, le vêtement compte beaucoup et apporte assez modestement son agrément sans exclure « l'être » des gens pour le « paraître ». 24/05/07

Quelques notes sur l'amour romantique et le cinéma

La contraction du temps et de l'espace, est un des caractères du changement de monde que nous vivons.

Impossible amour romantique

La contraction du temps au temps des kamikazes et de la téléinformation élimine le temps du roman, de l'amour romantique et du désir étiré sur 300 pages. Il peut n'y avoir même plus de temps perdu à retrouver. L'opposé de l'amour romantique ce sont les occasions à ne pas perdre ou perdues (v. plus bas les notes sur le film de Wong-Kai wai, 2046).

Le temps qu'on peut appeler le temps « des prêts à risquer leur vie », de la valeur toute relative de la vie humaine, le temps des kamikazes, ce temps-là va avec la réalisation du désir sans différé. Il donne le « tempo » (encore en vie ou déjà sans vie), la seule mesure valable des rythmes de l'époque sans autre repère que le corps et le sexe.

L'amour romantique a pu avoir cours tant que « le repli réflexif » n'a pas rendu les armes au désir, il n'a plus cours si le « repli réflexif » a rendu les armes . A partir de là en effet le désir ne trouve plus supportable le différé du roman.



Ill. n° 9 – Ch. 15

Le cinéma est souvent infirme de l'obligation de contracter le temps (durée du film 1 à 2 heures), pour lui par exemple les millions d'années d'évolution humaine sont innénarrables(1). Par contre à son avantage il signe la fin du temps du roman dont il prend la place avec tellement plus de rapidité et de vivacité. Même la plus grande valeur « littéraire » n'y peut rien. 16/05/07

(1) Voir Chap. 8 en 5 les remarques que je fais à ce sujet à propos du film d'Y. Coppens : Homo sapiens, l'Odyssée de l'Espèce.

Avec le film « La Leçon de piano » de Jane Campion, dans l'esprit des romans sentimentaux anglais du XIXe on peut passer d'une ambiance romantique à l'amour le plus charnel moyennant l'interposition d'un piano, de la musique dont vit l'attente du désir des deux héros et d'un cadre « d'aventure » envoûtant, un coin de la Nouvelle Zélande aux temps victoriens de la difficile implantation des colons anglais parmi les Maoris. Le cinéma permet là une survivance, celle des restes de l'amour romantique

expédiés à la colonie. L'étrangeté constamment prégnante permet la durée raccourcie du récit cinématographique (1). 16/05/07

(1) Dans « La leçon de piano » de Jane Campion, on voit les Maoris (de Nouvelle Zélande) comme « avides de marques » et se parant dès qu'ils le peuvent de pièces d'habillement saisies chez les Blancs . Exemple : tout de suite le haut de forme sur la tête même en pleine forêt . Des « Sauvages » ?

« 2046 », le film de Wong Kar Wai (2004 chinois de Hong Kong) est bien de la même fabrique que le précédent, « in the Mood for Love », étonnamment capable de faire attendre ...attendre dans une ambiance reclose (« film d'appartement » à la chinoise.- Alain Resnais en avait souvent été proche dans « Hiroshima mon amour » ou « L'année dernière à Marienbad ») tout au long d'une chronique des frivolités et jeux d'approche – rejet, de l'accomplissement sexuel (à peine indispensable), du désir, jusque là différé, perdu dans un labyrinthe de couloirs propice à ce jeu d'échec frivole. Le temps du film est toujours comme ralenti et ralentit le rythme des séquences qui s'enchaînent. Finalement c'est presque l'amour romantique à la chinoise à mi chemin de celui des romans occidentaux, comme la musique du film qui est pour moitié de la musique romantique occidentale. Lenteur du film, la façon de faire du cinéma de roman autour d'une chambre d'hôtel (N° 2046) qui dure comme un roman . Suggérer par le mouvement lent sans épisode absolument indispensable, l'inverse des effets spéciaux à l'américaine. 16/05/07



Ill. n° 10 – Ch. 15

Quelques notes autour des peintres

- *Picasso* s'est servi de l'art Nègre mais comment ? Un jeu de formes inconnues, des rythmes, la découverte d'autres civilisations, d'un autre monde d'avant « le repli réflexif, surtout une puissante machine pour remettre en cause les habitudes les plus enracinées de la vision occidentale classique, la perspective, le clair-obscur, le naturalisme imitatif. Sa sensibilité créatrice l'amène au cubisme qui fait

entrer les formes de l'art Nègre en composition avec bien des parts d'agencement relevant du « repli réflexif » (analyse puis synthèse) encore dominant dans son temps

- Il n'a rien repris de la Chine ni de l'Extrême-Orient, mais de l'islam oui, il a pris le sens de l'extension en surface, des rythmes encore. Un méditerranéen latin-hispanique, oui.

- Toujours la femme (le modèle), moins d'hommes relativement, sauf lui le peintre ; voir aussi matador, picador et toréador.

- Picasso c'est corps/esprit , mais machiste ; ontologie par le Nu féminin, les modèles, très rares crucifixs.

- Si ce qu'on imagine devient, du fait du peintre « une œuvre », c'est bien autre chose qu'un fantasme. Même dans le cas d'une inspiration érotique .

- *L'Afrique noire* est loin du « temps du rêve » des Aborigènes d'Australie qui le vivent : masques, sculptures, textiles, peu d'abris rupestres et de peintures rupestres (sauf Tassili beaucoup plus au nord et peut-être chez les Dogons du Mali). Les esprits sont là et allant avec, forêts, esprits et totems, lieux sacrés, rites d'initiation ; mais les animaux ne sont pas si souvent figurés dans l'art de l'Afrique noire. Les Noirs ne sont pas à l'âge des Aborigènes . Même s'ils sont chasseurs, ils sont surtout agriculteurs et éleveurs. 28/10/05

- *Beuyes* est dans son genre un chaman.

- Qu'est-ce qui est cherché avec « l'art qui se fait de choses banales » et « les choses banales qui se font art ». On n'est pas si loin que ça de « la soupe médiatique » et de la télé-réalité. Les deux tendent à se rejoindre dans la même direction ? (01/05/06)

- *Warhol* crée un mouvement de respect envers la banalité. Pas loin de Mac-Luhan de ce fait : c'est le médium qui devient le message .*Warhol* c'est avant tout une médiation et il n'a pas besoin d'autre chose, juste d'un peu d'arrangement « plastique » et d'invention dans la réalisation de ses images/medium, souvent répétitives, très proches de celles de la communication provocation/publicitaire, mais se portant juste au-delà et pas avec n'importe qui,... *Marylin*, *Mao* ... ou la soupe *Campbell*.

- Alors que *Beuyes* se veut chaman. (25/04/06)

- *Warhol* et tout ce qui est de cette veine Pop depuis (mais pas *Bacon*) prend appui sur le geste Pub, et à partir de lui va « juste au-delà ». De bout en bout c'est *la soupe médiatique*, la communication qui porte l'œuvre, pour être en principe popularisable, pour être diffusable et recevable par les médias (vers les masses, ça c'est moins sûr, sauf certaines « icônes » du type *Ché Guevara*) . A peine l'œuvre vaut-elle identification par une signature. Mais on peut être refait et ne rien ressentir qui soit au-delà du geste Pub, rien ne subsiste ; pas plus que la pub. (*Goude* en est presque là, sauf ce qu'il a inventé pour 1989/1789). Part décisive du medium.

- La photo « art moyen », on y est . Part décisive du medium . La photo « art » mène « juste au-delà » de la photo pub ou sous-entend la photo et l'image pub. Même environnement, même dynamique pour les deux .

- *Lichtenstein* se porte « juste au-delà » de la Bande dessinée.

- Mais *Bacon*, s'il se porte juste au-delà, il est aussi et encore bien plus « juste en deçà » des médias, des « photos » ou des BD. (en cela il est très proche de *Picasso*.- Le cubisme des manchettes de journaux , de la pipe, des gauloises ou du paquet de tabac, était-ce déjà du Pop-Art ? En même temps qu'il était redevable « aux Arts Premiers »).

- Le Tissu est un medium de masse comme la photo, il peut porter la photo comme il peut porter la mode et se porter « juste au-delà » du geste pub ou mode. 17/02/07



Voilà maintenant l'Image Sainte des Biscottes Heudebert prise dans la nuit noire. (v.pp. 11 et 178)

Ill. n° 11 – Chap. 15

